

Stéphane Simonnet

Ils ont choisi la mort
plutôt que le déshonneur

1939-1945

TALLANDIER

Crédits iconographiques :

15 : © DR ; 45, 65 : © Service historique de la défense,
Vincennes ; 99 : © Musée de tradition des fusiliers marins ;
121 : © Mémorial Normandie-Niémen ; 143, 171, 191, 207, 235,
267 : © Musée de l'Ordre de la Libération

© Éditions Tallandier, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5135-5

« Dans la guerre comme dans la paix,
le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais. »

Georges Clemenceau

Avant-propos

La mort est inhérente à la guerre. Elle fait partie des règles. La donner est une chose, la recevoir, une autre. Mais se la donner ou accepter de la laisser venir à soi reste sans aucun doute la posture la plus dramatique.

Ils s'appellent Bertrand, Justin, Maurice, Pierre, Jean, Henri, René-Georges, Godefroy, Berty, François. Marin, résistants, aviateurs, soldats, ils sont de tous les combats avant la défaite, dans les rangs de Vichy ou ceux de la France libre, au lendemain de l'armistice de juin 1940.

Aujourd'hui, la plupart de leurs noms n'évoquent plus grand-chose. Certains, faits Compagnons de la Libération par le général de Gaulle, sont passés à la postérité. Les autres, et avec eux les causes et les principes qu'ils avaient défendus jusqu'au dernier souffle, sont tombés dans l'oubli, voire restés à jamais dans l'anonymat.

Mourir pour l'honneur, quelle plus noble attitude que de mettre ainsi un terme à sa vie. C'est ce qui, en novembre 1940, a animé ardemment Bertrand de Saussine ayant jugé inconcevable de rendre à l'ennemi le sous-marin qu'il commandait. Les gaullistes pas plus que les Anglais n'ont mis la main sur lui, ni sur son bâtiment d'ailleurs. Le colonel Justin Dutrey s'était juré lui aussi de ne jamais capituler et encore moins de livrer aux Allemands ses canons qui avaient si vaillamment défendu les faubourgs de Lille en mai 1940. Il a tenu parole quelques heures avant la reddition.

Il y a aussi ceux qui ont donné leur vie pour tenter de sauver celles des autres. Le lieutenant Bourguignon, le commando Pierre Wallerand, les aviateurs Maurice de Seynes et Jean Maridor sont de ceux-là.

Terré dans son fort de la ligne Maginot en mai 1940, Maurice Bourguignon a exécuté sans jamais faillir les ordres répétés de ses supérieurs, subissant le sort fatal de ses 105 soldats qui l'entouraient.

Lors d'un raid nocturne au large de Gravelines le jour de Noël 1943, puisant dans ses dernières forces, Pierre Wallerand a su montrer, devant son équipe piégée sur cette plage du Nord, l'exemple du chef qui ne renonce jamais.

Que dire de Maurice de Seynes et de Jean Maridor, seuls avec leur conscience dans la carlingue de leur avion au cours de l'été 1944 ? Le premier, pilote du groupe de chasse « Normandie-Niémen », n'a pas abandonné son mécanicien coincé derrière son siège dans son appareil en détresse. Le Français avait un parachute, le Russe n'en était pas pourvu. Le second, pilote flamboyant de la Royal Air Force, a pris tous les risques pour dévier de sa trajectoire un V1 allemand piquant dangereusement sur une école et un hôpital militaire du sud de l'Angleterre. Des vies ont été épargnées, la sienne, non.

Que dire enfin de ces hommes et femmes, résistants de l'ombre, traqués par la Gestapo ou la police de Vichy, qui ont fait le choix de disparaître dans la plus grande humilité, veillant jusqu'au terme de leur vie à ne pas parler sous la torture, pour ne pas mettre en danger leurs camarades de réseau. Agents des services de renseignements gaullistes, Henri Labit, René-Georges Weill et Fred Scamaroni ont été parachutés en France occupée pour des missions clandestines dont ils ne sont pas revenus. Berty Albrecht et François Delimal n'ont pas vu, eux non plus, la libération de la France pour laquelle ils se battaient depuis le début de l'Occupation. Résistante de la première heure, arrêtée, internée et torturée à plusieurs reprises, Berty

a disparu tragiquement en mai 1943 dans une cellule sordide de la prison de Fresnes. La Résistance n'a pas d'âge. Delimal avait tout juste 22 ans en mars 1944 lorsqu'il a été conduit rue des Saussaies à Paris, au siège de la Gestapo. Son corps a été incinéré deux jours plus tard au Père-Lachaise, en même temps que celui d'un grand résistant, Pierre Brossolette qui, lui aussi, la veille, avait décidé d'en finir avec la vie.

Cette manière d'envisager la mort, dans l'extrême solitude et le plus pur désintéressement, se retrouve dans les trajectoires brisées de ces hommes et femme. Mourir un soir de Noël, se sacrifier quelques jours avant son mariage, abandonner une fiancée, une épouse, laisser un mari, des enfants en bas âge, renoncer à l'amour d'une famille, on imagine la force du renoncement et l'abnégation nécessaires à de telles décisions irréparables.

Surmontant les problèmes de conscience et les tourments de l'âme qui ont dû agiter leurs esprits, ils ont pourtant choisi de s'effacer, de se mettre en retrait, pour que d'autres, à leur place, poursuivent leurs engagements, prolongent leurs combats, perpétuent leur souvenir.

Voici onze portraits de combattants qui partageaient les mêmes valeurs de liberté, d'indépendance et de sacrifice et qui, aux heures les plus sombres de leur existence, ont eu à choisir entre la mort et le déshonneur.

MOURIR POUR L'HONNEUR

« *Plutôt mourir que faillir.* »



Bertrand de Saussine du Pont de Gault

Le dernier combat du *Poncelet*

Raphaël Aris, qui s'évertua jusqu'à sa mort à entretenir la mémoire de son oncle et parrain Bertrand de Saussine du Pont de Gault, fut le premier à me transmettre son histoire. Il n'est plus là aujourd'hui. Ce chapitre lui est dédié.

C'était devenu comme un rituel après qu'ils s'étaient annoncés. Une fois franchie la lourde porte cochère du 1 rue de la Chaise, c'était à celui qui gravirait le plus rapidement l'escalier pour arriver le premier sur le pas de sa porte. Louise, à l'étage, attendait ses prétendants, généralement allongée sur son divan, qu'une arthrite tuberculeuse à la hanche obligeait à occuper aussi longtemps que possible. Les trois garçons s'étaient comme d'habitude engouffrés dans le hall d'entrée en jouant des coudes avant de disparaître dans un dédale d'antichambres et de chambres réparties sur les paliers.

Antoine, Honoré et Bertrand sont liés par une solide amitié. Tous trois, comme d'autres garçons de leur âge, sont subjugués par cette jeune femme de 19 ans qui reçoit assez librement dans ses appartements du 3^e étage, sûre de ses charmes exercés sur ses

courtisans. Sa mère est rarement présente, et quand elle l'est, est plutôt disposée à laisser une certaine liberté à sa fille convalescente. Son mari Philippe, décédé en 1917, l'a laissée veuve avec ses six enfants. À 40 ans, Mélanie de Vilmorin s'est retrouvée presque seule à régner sur un empire immense, tirant sa fortune de la graineterie, de l'herboristerie et de l'horticulture. Coqueluche du Tout-Paris, surnommée « la Belle jardinière », elle semble plus accaparée par le beau monde qui se presse dans cette maison parisienne du XVIII^e siècle que par ses propres enfants.

Antoine, Honoré et Bertrand aiment aussi retrouver, à l'étage réservé aux enfants de Mélanie, les quatre jeunes frères de Louise qui l'entourent et la couvent de tous leurs soins. En bons potaches qui se respectent, ils ont fondé un groupe informel, qu'ils ont baptisé le Groupe Bossuet, et où chacun joue son rôle lorsque le clan se forme le soir après les études, rue de la Chaise dont ils ont fait leur QG.

Des trois amis, Antoine semble avoir une longueur d'avance sur les autres s'agissant des sentiments de Louise, même si celle-ci se plaît à donner à chacun de ses soupirants l'illusion d'être le préféré. Honoré est son cousin germain par sa mère, ils ont été élevés presque ensemble au château familial de Verrières-le-Buisson, au sud-ouest de Paris. Au cours d'une soirée, c'est lui qui lui a présenté un cousin éloigné, Antoine, ancien élève de Saint-Louis. Bertrand enfin, le plus timide, est aussi le plus jeune de la bande. Brillants bacheliers, tous trois préparent avec ardeur les concours des grandes écoles de la République : l'École navale pour Antoine et Bertrand, l'École polytechnique pour Honoré.

Avec eux, dans le Groupe Bossuet, gravitent Henri de Ségogne, Élie de Vassoigne, Jean de Voguë. Rare fille admise dans ce club très masculin, la sœur de Bertrand, Renée, ne cache pas à son frère son penchant pour le jeune Antoine. Le Groupe Bossuet se veut une société humoristique empreinte d'un esprit de « bonne gauloiserie ». Un des frères de Louise, Olivier, en est un des membres fondateurs et le trésorier. Bertrand a été

intrônisé archiviste du groupe, tandis que Vassoigne en assure l'intendance. On s'y retrouve tous les jours pour y fumer des Craven, boire du champagne, badiner avec légèreté, déclamer des poèmes et se laisser emporter par Louise, éblouissant de sa conversation et de son intelligence tout son auditoire.

Ainsi va la vie de ces jeunes gens que les études, puis les amours, vont bientôt disperser.

Antoine est recalé à l'oral de Navale en 1919. Honoré intègre Polytechnique en 1921. Bertrand réussit, lui, le concours de Navale en octobre 1922. Antoine et Louise se fiancent en 1923...

Le QG de la rue de la Chaise a vécu.

*

Bertrand habite non loin de la maison des Vilmorin, dans un somptueux hôtel particulier, 16 rue Saint-Guillaume. Né dans le VII^e arrondissement, il est lui aussi issu d'une très bonne et nombreuse famille. Sixième enfant d'Henri, comte de Saussine du Pont de Gault et de Marie Villedieu de Torcy, il a fréquenté les meilleures écoles parisiennes, décroché ses bacs philo et maths avant de se préparer à l'École navale sur les bancs de Louis-le-Grand.

Classé quatrième sur 68 au concours d'admission, le voilà donc engagé en octobre 1922 à consacrer huit ans de sa vie à la Royale. Le garçon est brillant, mais pas assez travailleur à en juger par les appréciations de certains de ses professeurs durant ses deux années à Brest : « Pourrait être plus sérieux, pourrait travailler davantage et réussir beaucoup mieux¹... » On lui reconnaît en revanche « une grande intelligence, un caractère vif et discipliné, une très bonne conduite et une grande sympathie ».

Huit ans plus tard, il sert toujours dans la Marine, il est décidé qu'il y fera carrière. À 27 ans, promu lieutenant de vaisseau, il est officier en second d'un sous-marin en rade de Toulon, le *Dauphin*. Cette carrière de sous-marinier s'est dessinée au

fil des années, au gré des affectations sur la *Jeanne-d'Arc* au sortir de l'école, sur le cuirassé *Paris* entre 1925 et 1926, sur l'avisos *Ancre* à l'École de pilotage de Saint-Servan, en 1929, à l'École des officiers torpilleurs et des électriciens à Toulon sur le *Loiret* comme commandant puis sur le cuirassé *Condorcet*. Son parcours sans faute est sanctionné par un brevet d'officier torpilleur en octobre 1929 et un certificat d'aptitude à la navigation sous-marine en février 1931.

Nul n'a oublié Louise qui ne s'est finalement pas mariée à Antoine, mais à un Américain en 1925 avant de partir avec lui aux États-Unis. Antoine en a eu le cœur brisé bien sûr. Honoré s'est marié en 1929. Bertrand a rencontré à Toulon son âme sœur, une belle norvégienne de 26 ans, Gertrud Elser Marie Wilhelmsemn. Le mariage a été célébré à La Valette le 19 avril 1930, le lendemain même de son vingt-septième anniversaire. Bien que séparés et avec peu d'occasions de se voir, les trois amis se donnent des nouvelles. Et continuent de correspondre avec Louise.

Lorsque la guerre est déclarée en septembre 1939, Bertrand de Saussine n'est plus à Toulon mais en Bretagne, où il est venu s'installer avec son épouse et son fils de neuf ans. Il a pris à Brest son poste d'aide de camp du préfet maritime à la suite de son passage par l'École de guerre en 1938, courte parenthèse administrative après avoir commandé en second le sous-marin *Diamant*, en construction à Toulon, puis l'*Antiope* entre 1934 et 1936, enfin le sous-marin mouilleur de mines *Nautilus* de 1936 à 1937. « Officier d'élite », « d'une intelligence brillante, supérieure à la normale, Saussine déploie une instruction développée ». Ses bulletins individuels ne tarissent pas d'éloges, partout où il passe. On lui confie logiquement un nouveau bâtiment et un grade de lieutenant de vaisseau 3^e échelon en septembre 1938.

Mis en chantier à Lorient en 1925, lancé en 1929, et mis en service en 1932, le *Poncelet* est un sous-marin de patrouille

de première classe, de 1 500 tonnes, à double coque, propulsé par deux moteurs diesels de 3 000 CV, chacun étant assisté de moteurs électriques de 1 000 CV. Pour manœuvrer l'engin en plongée, l'équipage est constitué de soixante-dix hommes embarqués à bord.

En septembre 1939, Saussine reçoit l'ordre d'appareiller de Brest pour une mission de surveillance sur les Açores. Surpris par l'ouverture des hostilités, les Allemands se sont réfugiés dans l'archipel en attendant une embellie. Officiellement réputé comme le meilleur torpilleur de l'escadrille de Brest, le *Poncelet* a ses faiblesses et Bertrand les connaît déjà. Elles sont essentiellement liées à sa conception, désormais vieille de quinze ans. Le *Poncelet* résiste mal aux grenadages et aux longs parcours. À bord, la place manque cruellement pour le stockage des vivres frais – les chambres froides et la climatisation n'existent pas encore. Si les cinq officiers embarqués sont plutôt bien lotis, l'habitabilité à bord reste très médiocre pour le reste de l'équipage. Enfin les torpilles de réserve sont jugées insuffisantes. Points forts du *Poncelet* : une bonne puissance de feu et une capacité de plongée rapide comprise entre 40 et 60 secondes.

Après son échec à Navale et la rupture de ses fiançailles, Antoine est devenu pilote au cours de son service militaire avant d'être engagé en 1926 par la compagnie de messagerie Latécoère, la future Aéropostale. En 1939, il sert logiquement dans l'armée de l'air, dans les rangs d'une escadrille de reconnaissance.

Sorti de Polytechnique en 1923, Honoré s'est engagé dans la Marine nationale comme élève officier à l'École navale. De même que Bertrand à ses débuts, il s'est retrouvé sur la *Jeanne-d'Arc*, bâtiment école d'application. En décembre 1939, il est embarqué sur le croiseur *Duquesne* comme aide de camp de l'amiral Godfroy, commandant de la Force X à Alexandrie.

Fidèles à leurs convictions et aux principes de leur éducation, Honoré, Bertrand et Antoine sont donc à leur poste, deux sur les mers, un dans les airs, pour défendre la patrie attaquée par le voisin allemand, ayant mis entre parenthèses leur vie familiale pour se consacrer pleinement à leurs engagements.

*

Le *Poncelet* a quitté Brest le 20 septembre. Six jours plus tard, il pointe déjà devant les Açores, lieu de convergence des grandes routes de l'Atlantique. Saussine est chargé de repérer parmi les navires circulant sur ces mers d'éventuels bâtiments ennemis. Pour le moment, il n'a croisé que quelques pétroliers norvégiens. Tapi à 15 mètres de profondeur, le *Poncelet* commence son observation dès l'aube et jusqu'au coucher du soleil, le moment idéal pour refaire surface. Les journées se suivent et se ressemblent, inlassablement.

Bertrand a rassemblé autour de lui son petit état-major dans le carré des officiers : Joseph Madec et Georges Constans, lieutenants de vaisseau, Pierre Barrère, ingénieur mécanicien et Robert Versailles, enseigne de vaisseau. Madec est le second du *Poncelet*, il en connaît les moindres détails. Constans est en charge des transmissions, Barrère, ancien des Arts et Métiers, est l'ingénieur mécanicien. Enfin, Versailles est torpilleur canonnier. Las de ne rien trouver sur sa route, Saussine leur annonce qu'il a décidé de faire une incursion sur l'île de Fayal. Il voudrait savoir si par là ne se trouvent pas cachés au fond du port des navires prêts à appareiller.

Les oreilles sont tendues à bord du *Poncelet* ce 27 septembre 1939, tandis que les barreaux de plongée envoient le sous-marin se faufiler le long des bassins de La Horta. En immersion périscopique, Saussine détecte une demi-douzaine de cargos allemands mal camouflés avant de regagner le large. Le ton est donné. Demain sera le grand jour.

Revenant du large où il a passé une grande partie de la nuit à recharger ses batteries, le *Poncelet* file désormais vers l'ouest pour se mettre en position d'observation. C'est Constans qui est aux jumelles lorsque deux bouts de mâts d'un navire pointent soudainement à l'horizon. Appelé à la passerelle, le commandant observe, apercevant bientôt des hauts de cheminée et des fumées révélant un navire chauffant au charbon. Il ne fait plus de doute que c'est un bâtiment allemand. Les messages reçus dans la nuit suggèrent qu'il pourrait bien s'agir en effet de l'un des cargos ayant appareillé il y a trois jours des Canaries. Saussine décide de l'arraisonner.

Il est presque 9 heures. Le *Poncelet* file à 16 nœuds route à l'ouest, la distance diminue. À 7 000 mètres du bâtiment, on hisse le signal international : « Stoppez immédiatement ou nous ouvrons le feu. Hissez votre signal indicatif. » Tous les hommes sont aux postes de combat. Les tubes sont disposés. L'émotion et la surprise se lisent sur le visage des jeunes Bretons qui composent la quasi-totalité de l'équipage du *Poncelet*. Va-t-on enfin torpiller l'ennemi ? À bord du cargo, on n'hésite pas. L'indicatif est rapidement hissé aux drisses, d'abord illisible. Saussine y déchiffre un « D », un allemand ! Les marins du *Poncelet* peinent à cacher leur joie. Enfin ! Ils attendaient ce moment depuis le début de la guerre.

Puis il y a débat dans le kiosque du *Poncelet* autour du commandant pour savoir ce qu'on va faire de ce cargo. Certains veulent le couler, d'autres le conduire dans un port français.

C'est à cette seconde solution que Saussine va se rallier. On ramènera à Casablanca un cargo allemand de 8 000 tonnes. Cela devrait faire son effet. Mais il faut commencer par s'en approcher, puis l'arraisonner, et sans se faire tirer dessus.

Ne prenant pas le risque de poursuivre en surface, le *Poncelet* plonge à 12 mètres. Les périscopes sont hissés. Le cargo, qui a changé de route, cherchant visiblement à fuir, a désormais coupé ses moteurs. Il est environ midi.

Saussine veut s'assurer qu'il n'y a pas à bord de l'artillerie camouflée. Le *Poncelet* manœuvre à 400 mètres du cargo, toujours à pleine vue. Le signal « Abandonnez votre navire aussi vite que possible » est envoyé. Puis le *Poncelet* plonge à 30 mètres. Saussine constate dans ses périscopes que tout l'équipage s'est rassemblé devant les canots de sauvetage. Bientôt surchargés, ils s'éloignent. Rien de suspect à signaler, aucune trace d'armement ni de camouflage, tant à bâbord qu'à tribord. Le cargo bat pavillon de commerce allemand à croix gammée.

Saussine refait surface à 13 heures et ordonne de mettre le youyou à l'eau. Douze hommes sont rapidement montés à bord dans une houle assez forte, dûment équipés, revolver au côté et revêtus de leur tenue de sortie, col bleu, pompon rouge. Il s'agit pour l'équipe de « prise » conduite par Versailles de faire bonne figure. Saussine se tient prêt lui aussi, en grande tenue, casquette et gants blancs à portée de main.

Il est 14 heures quand les Français grimpent sur le *Chemnitz*. Le cargo vient bien des Canaries, avec à son bord 1 800 tonnes de plomb en lingot, 2 000 tonnes de laine, 700 tonnes de farine, 400 d'orge. Pour Saussine, ce vapeur de 141 mètres de long est une très belle prise de guerre. Après un tour rapide, Barrère se charge de remettre en route le cargo allemand. Mais toute prise doit être fêtée. Sur le navire désert, devant ses hommes au garde à vous, Versailles fait amener les couleurs allemandes aussitôt remplacées sur le mât par le pavillon tricolore.

Du haut de ses 23 ans, Versailles est nommé nouveau commandant du *Chemnitz*.

Reste désormais à s'occuper des embarcations errantes autour du cargo. Le *Poncelet* les a rattrapées dans l'après-midi tandis qu'elles dérivait gentiment. Le commandant allemand est ramené à bord ainsi que son second. Fritz Knubel et Thomas Jürgens ne sont pas de mauvais bougres. Aussi, parce qu'il fait toujours preuve d'une grande politesse, Saussine leur octroie

les chambres vacantes de Barrère et de Versailles après s'être assuré que leurs hommes ramenés sur le *Chemnitz* obéiront en tout point aux deux officiers français.

Et c'est ainsi que vers 20 heures, une fois la pression des chaudières revenue à bord du cargo, le petit convoi se met en route, le *Chemnitz* avançant feux masqués, le *Poncelet* derrière lui tenant la ligne de file, prêt à le torpiller au premier écart.

Le 3 octobre, au débarquement à Casablanca, les Allemands sont pris en charge sur un remorqueur. Tassés sur le pont de celui-ci, les soixante marins lèvent le bras en proclamant trois fois « *Heil Hitler* » puis « *Heil Poncelet* ».

Le *Poncelet* reprend sa route vers la rade de Brest. Connu par de brefs messages à la radio, son exploit a fait quelque bruit en France. À Paris, Brest, Toulon ou Cherbourg, on a appris qu'un gros cargo allemand a été capturé par un sous-marin français – dont on taisait le nom pour des questions de sécurité – au large des Açores pour être conduit vers un port d'Afrique.

De retour à Brest, Bertrand de Saussine reçoit pour cette action sa Croix de guerre avec étoile de vermeille et cette citation :

« Le 28 septembre 1939, en mission de surveillance au large des îles Açores, le *Poncelet* commandé par le lieutenant de vaisseau Saussine du Pont de Gault a arraisonné et capturé le vapeur allemand *Chemnitz*, grâce à l'énergie, au sang-froid et à l'esprit de décision de chacun. »

Le 12 octobre 1939, le *Poncelet* est envoyé à Cherbourg en cale sèche pour une période de carénage et de réparations. La division de sous-marins se reformera à la mi-mai 1940. Un mois plus tard, treize sous-marins prennent la mer, entourant le *Jules-Verne*, le *Poncelet* à bâbord devant l'*Ajax*, direction Casablanca. C'est là que Saussine apprend la nouvelle de l'armistice demandé par le maréchal Pétain.

*

Cinq mois plus tard, dans la cabine de son sous-marin, Saussine jette un coup d'œil sur le pavillon du *Chemnitz*, l'unique relique que lui a cédée le commandant Knubel avant son départ en captivité. Le commandant du *Poncelet* est perdu dans ses réflexions. Voilà deux mois qu'il est arrivé au Gabon avec son équipage, par une chaude journée de septembre 1940.

Depuis mai 1940, l'un après l'autre, les ports de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique ont été abandonnés à l'ennemi qui a envahi le pays dans une manœuvre fulgurante. Du cap Gris-Nez jusqu'à Bordeaux, dans le fracas des explosions et des destructions, tout ce qui pouvait naviguer a reflué vers les ports britanniques, Casablanca ou Dakar. Dans le flux de cet exode, le *Poncelet* a quitté Cherbourg pour Brest le 1^{er} juin 1940, pour des essais dans la rade. Puis le 18 juin, au moment où le général de Gaulle appelait à la Résistance depuis Londres, Saussine et son équipage quittaient Brest pour Casablanca.

La question ne s'est jamais posée pour Bertrand de Saussine, à l'esprit forgé par la discipline et animé d'une loyauté à toute épreuve. Il restera fidèle à la devise de la Royale, « Honneur et Patrie » et à la France. Même si c'est celle de Pétain et du régime de Vichy, il continuera de servir son pays, avec patriotisme et le même élan.

Les dissidences au sein de la Marine se sont montrées limitées depuis que de Gaulle a exhorté les marins français à le rejoindre. Les amiraux Thierry d'Argenlieu et Muselier ont répondu présents mais n'ont pas su entraîner dans leur sillage les cadres indispensables à la constitution, qu'ils voulaient rapide, d'une nouvelle force navale. Officiellement créées le 1^{er} juillet 1940, ces Forces navales françaises libres (FNFL) peinaient à s'organiser en une véritable composante militaire,

condamnées à n'exister que dans l'ombre des autorités britanniques.

À bord du *Poncelet*, aucun débat n'a divisé les marins, rassemblés comme un seul homme derrière leur pacha. Il est vrai que l'épisode du *Chemnitz* a considérablement raffermi son autorité et renforcé son charisme.

Non loin d'Oran en Algérie, le drame de Mers-el-Kébir, qui a vu le 3 juillet 1940 la flotte française attaquée par la marine britannique de l'amiral Somerville et la mort déplorable de 1 300 de ses marins, n'a fait qu'accroître l'hostilité à l'encontre de la perfide Albion et, par extension, des forces gaullistes.

À la mi-juillet, le *Poncelet* a mis le cap sur Dakar au Sénégal. Si le territoire métropolitain s'effondrait devant la force et la loi des Allemands, il restait à préserver et à défendre l'Empire, et notamment l'Afrique française qui disposait – en AOF comme en AEF – d'immenses réserves en ressources, en hommes et en matériel.

Le 6 novembre 1940, le *Poncelet* mouille donc au large des côtes d'Afrique, au Gabon. Son commandant s'attarde un moment à son bord, à l'intérieur de sa cabine. Avec son minuscule lavabo, sa couchette blottie contre la paroi de la coque, la penderie miniature, le microscopique bureau à battant et l'unique portemanteau, cette chambre presque monacale est devenue son antre, il s'y sent bien. Mais ce soir, il a décidé de dormir à terre, dans la villa mise à sa disposition par l'administrateur de Port-Gentil, laissant son équipage aux bons soins de son second. À la veille de l'engagement prévu contre les Anglais, Saussine veut être seul pour réfléchir. Depuis plusieurs semaines, les cartes ont été rebattues : l'ennemi est désormais anglais mais aussi gaulliste.

En Afrique équatoriale, certains territoires comme le Tchad, le Cameroun, le Moyen-Congo et l'Oubangui-Chari se sont détachés du gouvernement légitime de Vichy, pour basculer

dans le camp gaulliste à la fin du mois d'août 1940². Dans cette nouvelle guerre d'influence, les Britanniques ont décidé de peser de tout leur poids en soutenant les opérations des Français libres.

Pour montrer aux indigènes et aux colons du Gabon qu'ils ne seront pas abandonnés à des mains étrangères, Vichy a dépêché dans le port de Libreville le *Poncelet*, épaulé de l'avisos *Bougainville* et du bananier *Cap des Palmes*, avec à son bord une compagnie de débarquement d'une cinquantaine d'hommes. À l'arrivée des bâtiments, le 10 septembre au soir, l'accueil a été formidable, les équipages ont été acclamés par toute la population mobilisée par le gouverneur du pays Pierre Masson. Durant un mois, le *Poncelet* et le *Bougainville* ont débarqué, à Mayumba tout au sud et d'un port à l'autre du pays, des troupes de renfort, des vivres et du matériel. Le gouverneur a confié à Saussine et à ses hommes la défense de Port-Gentil, mission peu banale pour un commandant de sous-marin.

C'est que la situation sur place désormais l'exige. Les gaullistes n'ont jamais baissé les bras, encore moins depuis leur échec en septembre face à Dakar, cette ville qui abrite le siège du gouvernement de l'AOF et une importante base marine et aérienne. Ils sont encore très déterminés à conquérir ce territoire du Gabon qui leur résiste.

Début octobre, le *Commandant-Duboc* arrive à Douala au Cameroun, avec à son bord le général de Gaulle, les troupes d'un corps expéditionnaire de Français libres et celui à qui il a confié la prise de Libreville, le colonel Leclerc. Ces renforts militaires – une compagnie de chars, une compagnie de fusiliers marins – doivent renforcer toutes les équipes qui se sont déjà infiltrées au Gabon par le nord depuis le Cameroun, ou par le sud depuis le Moyen-Congo dans le but de faire leur jonction à Lambaréné³. Dans ce dispositif, une brigade composée

notamment d'éléments de la Légion a été également prévue pour s'emparer de la capitale gabonaise.

En face, les forces vichystes du général Têtu peuvent compter sur six compagnies de tirailleurs, quatre bombardiers Glenn Martin, l'avisos *Bougainville* et le sous-marin de Saussine.

Dans les premiers jours d'octobre, une colonne gaulliste dirigée par le chef de bataillon Parant était donc en marche vers Lambaréné. Pour faire face au danger, Saussine avait laissé une partie de son équipage à Libreville pour aider à l'armement d'une flottille constituée par le commandant du *Bougainville* et qui, remontant l'Ogooué jusqu'à Lambaréné, devait ravitailler la place en munitions. Le 12 octobre, le convoi s'était mis en route, emmené par le capitaine de corvette Mestre débarqué du *Bougainville*.

Durant quinze jours, Saussine a patrouillé le long des côtes du Gabon, de Libreville à Mayumba en passant par Port-Gentil et Gamba, surveillé le large, maintenu le *Poncelet* en état de marche, et organisé la défense de Port-Gentil avec les insolubles problèmes qu'une telle organisation exigeait.

La situation s'est par la suite aggravée. Le 31 octobre, la colonne Mestre a été attaquée avec violence en aval de Lambaréné. Un groupe d'une trentaine d'hommes du *Poncelet* a combattu durant cinq jours les troupes gaullistes dans la lagune de Fernan Vaz, au sud de Port-Gentil, avant de se replier devant un adversaire beaucoup plus nombreux. Sur l'Ogooué comme sur la côte, les équipages s'épuisaient. Le sous-marin *Bévésiers* et l'avisos colonial *D'Iberville* ont quitté Dakar pour relever le *Bougainville* et le *Poncelet*. Vichy envoyait des renforts mais, jour après jour, voyait le Gabon lui échapper un peu plus.

Puis sont venus les bombardements. Le 30 octobre, le terrain d'aviation de Libreville était attaqué par des avions dissidents. Ce même jour, alors au mouillage à Port-Gentil, le *Poncelet* était pris à partie, sans que l'ennemi ne parvienne jamais à ajuster ses bombes. La journée du 5 novembre a été catastrophique.

À bout de forces et de munitions, les défenseurs de Lambaréné ont succombé, et de nouveau des avions anglais Blenheim ont mitraillé la rade. Particulièrement visés, le *Bougainville* et le *Poncelet* faisaient des cibles de choix. Six éclats sont venus percuter les superstructures du *Poncelet*.

L'étai se resserrait. D'autant plus qu'un groupe de bâtiments anglais ou gaullistes, un croiseur et un chalutier, nul ne sait vraiment, a été repéré le 6 novembre par un avion de reconnaissance dans l'estuaire de la Mondah, au nord de Libreville⁴. Un débarquement de troupes à terre se préparait manifestement au nord du pays. Mais au crépuscule, rien ne s'était encore produit.

*

Le commandant referme derrière lui la porte de sa cabine. Éreinté depuis des semaines par les patrouilles, un régime d'alertes sans répit, les attaques, l'humidité chaude et pesante qui s'est invitée dans la coursive et dans les chambrées, l'équipage du *Poncelet* souffre.

Aussi, un dernier tour à bord n'est pas superflu. Il a décidé de passer encore un moment auprès de ses hommes. Il lui en manque seize à la veille du combat – dont l'enseigne de vaisseau Versailles qu'il a fallu laisser à terre pour constituer la compagnie de débarquement. Il sait que ce sous-effectif risque d'être problématique en cas d'immersion prolongée. Madec n'est plus là. Il a reçu un commandement alors que le *Poncelet* était amarré à Cherbourg. C'est Constans, promu lieutenant de vaisseau, qui commande dès lors en second, avec à ses côtés l'ingénieur mécanicien Barrère et l'enseigne à un galon Pierre Gautier, à bord depuis trois mois seulement, en charge des transmissions et du chiffre.

Les trois hommes sont au carré quand leur commandant passe devant eux dans la coursive. Attablés dans cette pièce de 1,50 mètre de côté qui leur sert de salle à manger, les officiers

lui adressent un dernier salut. Au-dessus d'eux, épinglé sur une étagère, trône un trophée récent qui leur donne à chaque fois du baume au cœur : tirée d'un journal illustré, une belle gravure représentant côte à côte le *Chemnitz* et le *Poncelet*.

Saussine serre la main de ses officiers, escalade rapidement les échelles, une fois dehors traverse le pont, descend sur le quai avant de se fondre dans la nuit chaude de Port-Gentil.

7 novembre. À 7 heures, Saussine est déjà là. Tout l'équipage est prêt, en tenue légère, officiers en pantalon court et chemisette, hommes en pantalon de toile et torse nu.

Constans le met au courant des dernières nouvelles. Une reconnaissance aérienne opérée au lever du jour a confirmé celle de la veille et décelé, au large de l'embouchure de la Mondah, une flottille de débarquement protégée par un croiseur britannique. Saussine sait qu'il va livrer un combat inégal. Le *Poncelet* a reçu l'ordre de quitter Port-Gentil et de rallier non loin de là la baie des Baleiniers où il devra se tenir en alerte.

La baie des Baleiniers est atteinte sans encombre trois heures après l'appareillage. Les eaux dans ces parages sont si peu profondes et d'une telle limpidité qu'il est difficile d'échapper à la surveillance des avions, même en se posant sur le fond. Ce matin-là, l'ennemi n'a pas encore exploré la baie, une aubaine pour le *Poncelet*.

Saussine, qui n'a pas quitté la passerelle depuis le départ, attend maintenant les ordres. Deux messages lui parviennent à quinze minutes d'intervalle. Le premier provient du poste de guet du cap Lopez : des avions ennemis survolent Port-Gentil. Le second, reçu du *Bougainville*, reste à déchiffrer.

Tout d'abord plonger pour se mettre à l'abri, on avisera après. À son ordre, le sous-marin glisse à 15 mètres de profondeur. L'air chassé des ballasts par l'eau de mer fait entendre son sifflement caractéristique. Les six marins entassés dans le kiosque sont parés, les uns, les yeux fixés sur les manomètres, les autres, concentrés au compas, à l'appareil d'écoute, aux

porte-voix et aux nombreux répétiteurs d'ordre. Traversé de haut en bas par les deux périscopes, le kiosque est le cœur du sous-marin, coincé entre la passerelle et le poste central. C'est de là que le commandant, appuyé au bras de manœuvre du périscopie de veille, scrute la surface de la mer.

Le déchiffrement du second message leur apprend qu'une force française libre se trouve dans la baie de Corisco en avant de celle de Mondah, on leur donne l'ordre de s'opposer par tout moyen à un débarquement à terre. Faisant passer la mission avant sa sécurité, Saussine fait remonter son bâtiment en surface et le lance à une vitesse de 15 nœuds vers son objectif. Corisco est encore loin. Ce n'est pas avec sa vitesse de plongée de 10 nœuds qu'il pourra l'atteindre rapidement.

Le *Poncelet* taille la route. Il est 11 h 30. Au sommet de la baignoire qui émerge au-dessus d'une mer vide, Saussine dévore l'horizon avec ses jumelles, avant de s'obliger à quitter la passerelle pour rejoindre le carré et prendre son déjeuner. À 13 h 30, l'alerte est donnée par l'officier de quart. Saussine ne reconnaît pas le type du navire dont on aperçoit l'extrémité supérieure d'un mât. Mais si ses calculs sont bons, il pourrait bien s'agir de ce croiseur anglais signalé ce matin et qui fait route vers Libreville.

Ordre est donné de plonger sans attendre. La coque de 92 mètres de long disparaît sous les flots. Le *Poncelet* poursuit sa route par 15 mètres de profondeur. Les hommes sont rappelés aux postes de combat.

L'équipage du sous-marin travaille en groupes isolés, dans des tranches séparées par des portes étanches. À l'arrière du poste de commandement, le compartiment des auxiliaires, les compresseurs d'air, le compartiment des moteurs diesels, puis celui des moteurs électriques alimentés par des batteries, précédant le poste du personnel affecté aux machines. Au fond, quatre tubes lance-torpilles posés horizontalement par-dessus la coque sur une tourelle mobile. Enfin trois autres tubes placés